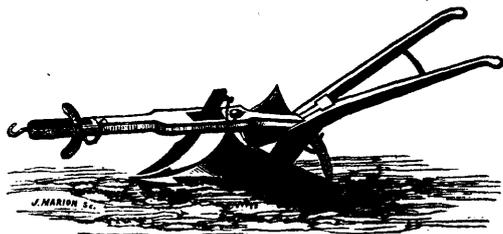


sont peu nombreux et les cultures, étendues, attendu que, dans de pareilles conditions, leur adoption entraînerait nécessairement des retards préjudiciables aux récoltes.

Dans ce mode de buttage on se sert de la houe ; la largeur de la lame doit varier d'après l'espacement des plantes entre lesquelles elle doit fonctionner. C'est quand celles-ci sont disposées en allées régulières que la besogne avance le plus rapidement. Des lignes très-rapprochées doivent naturellement ralentir la marche de l'opération et la rendre plus coûteuse ; mais dans des terres riches et bien fumées, l'excédant des frais peut trouver une compensation dans un excédant de récolte.

La manière dont on exécute le buttage à la main n'est pas constamment la même. Très-souvent, on ouvre des rigoles dans les allées, et l'on répartit uniformément la terre qui en provient sur les deux rangées de plantes qui leur servent de limite. Au lieu de procéder de la sorte, on accumule, parfois, la terre autour des plantes de manière à envelopper chacune d'elles d'une espèce de cône tronqué, mais cette méthode est plus lente et plus dispendieuse.

Le second buttage s'effectue de la même manière que le premier ; il entame seulement le sol plus profondément, afin de donner aux buttes leur relief définitif.



Buttoir.

Le buttoir bien conduit doit faire au moins 2 arpents par jour. C'est donc un instrument précieux dans les grandes exploitations. On peut, d'ailleurs, l'employer avec avantage pour tracer les rigoles d'écoulement, et il est même, pour cet usage, préférable à la charrue ordinaire.

G. FOUQUET.

(\*) Charrue sans avant train.

On dit que si toute la nourriture que consomment les chiens des Etats-Unis et du Canada, était donnée aux porcs, elle suffirait pour produire tous les ans du lard pour la valeur de \$75,000,000 (soixante-et-quinze millions de piastres). En ajoutant à cette somme la valeur des moutons que les chiens détruisent, on pourra se former une idée de ce fléau qui s'appelle chien.

Ce n'est qu'avec les yeux des autres qu'on peut voir ses défauts.

Quand les circonstances interdisent l'emploi des instruments à main, on fait usage du *buttoir*. Cet instrument porte un soc triangulaire et un double versoir dont les deux ailes peuvent s'écarter ou se rapprocher à volonté. L'age est muni d'un régulateur, et, dans certains buttoirs, il repose, en outre, sur une roulette qui fait l'office du sabot dans l'araire, (\*) et contribue certainement à donner à la machine une marche plus régulière. La figure représente le buttoir que l'on construit actuellement à Grignon.

Pour que l'on puisse se servir du buttoir, il faut, bien entendu, que les récoltes soient semées en lignes. On n'y attelle habituellement qu'un seul cheval, et un seul homme suffit pour le conduire. Cependant, quand la terre est fortement durcie, il peut être utile d'atteler deux chevaux à la file, et alors il est nécessaire d'employer un aide.

Les récoltes destinées à être travaillées au buttoir, doivent être semées en lignes écartées d'au moins 20 paces. On donne aux ailes une ouverture en rapport avec la largeur des allées. C'est au premier buttage que les versoirs doivent avoir le maximum d'écartement. Au buttage suivant, qui pénètre plus profondément, il est nécessaire de les rapprocher, si l'on veut faire un travail convenable.

Quoique les buttages aident à la destruction des mauvaises herbes, on

aurait tort de croire qu'ils puissent rendre les binages inutiles. Il est, au contraire, parfois extrêmement avantageux de donner un binage avant d'employer le buttoir, afin de faciliter sa marche, et de rendre son travail plus parfait.

## La routine vaincue par le progrès.

### DEUXIEME PARTIE. CHAP. VI.

DU MOMENT CONVENABLE POUR LABOURER LES TERRES—PROGRÈS DÉFRICHE DES BRUYÈRES—DU NOIR ANIMAL ET DE SA FALSIFICATION—MOYEN D'EN AVOIR DE BON—VISITE DE PROGRÈS A TERRE-NEUVE—CONVERSATION AVEC MM. BERTHON SUR LA CULTURE DES DÉFRICHEMENTS—DE LA VESCE SEMÉE DANS CES DÉFRICHEMENTS ET DES CHOUX BRANCHUS.

Lorsque ses semailles d'automne furent terminées, Progrès se mit à labourer les terres destinées à recevoir des prairies artificielles, de l'avoine et de l'orge. Les pluies étant venues, il avait dû interrompre ce travail. C'est une faute de labourer les terres argileuses quand elles sont molles ; il est à craindre qu'elles ne

s'ameublissent plus de l'année. On ne doit donc les labourer que lorsqu'elles sont bien ressuyées. C'est surtout pour le labour de printemps qu'on doit prendre de grandes précautions. A l'automne, on peut espérer que la gelée, ce grand cultivateur du ciel, viendra ameublir la terre. Encore une fois, il est de la plus haute importance de bien choisir le moment où on laboure les terres qui forment des mottes dures.

Il n'en n'est pas de même des terres chaudes ou sableuses, qui peuvent être labourées presque en tout temps.

Progrès ayant labouré les terres qui pouvaient l'être sans inconvénients, pensa à faire des défrichements. Il avait pris des journaliers à couper et à arracher les plus grosses bruyères et les souches qu'il mit en tas, pour les vendre, et il se mit à défricher avec sa bonne grosse charrue attelée de ses quatre bœufs, auxquels, il ajoutait parfois ses mulets.

Son attelage s'enraya bien avec sa grosse charrue neuve, il était quelquefois arrêté par des racines restées en terre et qui n'avaient pas paru assez grosses pour être arrachées ; mais Progrès et son domestique avaient des pioches avec lesquelles ils enlevaient l'obstacle ; puis il continuait le labour. Il forma des planches de six pieds de largeur seulement, et elles étaient bombées. La raie était creuse et servait d'égout aux eaux pluviales.

Progrès aurait bien voulu défricher quatorze à quinze arpents, tant avec sa charrue qu'avec les journaliers qui se servaient de la hache et de la pioche ; mais la besogne était partie et n'allait pas vite, quoique ses bœufs fussent parfaitement nourris et supportassent très-bien la fatigue de ce travail.

Pendant les défrichements, Progrès alla un dimanche à Terre-Neuve, pour demander à MM. Berthon comment ils faisaient pour se procurer du bon noir ; car, il avait entendu dire que le noir animal ou le noir d'os, était souvent falsifié dans le commerce, qu'on y mêlait de la tourbe ou terre brûlée et tamisée, et si fine, qu'il était impossible de s'apercevoir du mélange.

Ces messieurs lui dirent qu'en effet le noir animal était souvent falsifié dans le commerce, et qu'il était très-difficile de connaître la fraude et d'en avoir de pur. Cependant ils lui indiquèrent Nantes, comme possédant un noir pur et sans mélange.

Progrès en fit venir aussitôt. Il ne pensait pas pouvoir semer son avoine immédiatement après son défrichage ; car il croyait qu'il serait obligé de laisser la terre tout l'été sans y toucher, pour l'ensemencer à l'automne suivant en seigle ou en blé. Mais les MM. Berthon lui assurèrent qu'il ferait mieux de la semer au printemps.